

Mais les âmes les plus religieuses s'épouvanteront de ce que l'union avec l'anglicanisme introduirait de nouveautés, de vraies nouveautés celles-là. Elles doutent que le peuple s'y accommode jamais.

D'autres, de part et d'autre, se demandent si c'est bien la foi qui rapproche Anglicans et Serbes. Leur sévérité, apparemment excessive, ne voit plus que le mal. Depuis ces pourparlers, disent ces juges, voici que dans les deux clergés se propage librement un esprit anti-chrétien : négation des dogmes, rejet public de la foi en la divinité du Christ, renouvellement d'anciennes hérésies condamnées par les sept premiers conciles, floraison de doctrines que les ancêtres eussent repoussées naguère comme impies et athées, l'agnosticisme, le naturalisme, le doute sur la survie personnelle des âmes et sur la résurrection des corps, tout cela n'est-il pas enseigné par des pasteurs, et toléré par les autres ? Mais alors que reste-t-il de la foi chrétienne ? N'est-ce pas la marche à l'abîme, au nihilisme religieux ?

M. Georges Goyau décrivait naguère, comment l'incrédulité achève de conquérir la Genève calviniste et ses pasteurs (1). Au dire de témoins orthodoxes ou anglicans, elle fait autour d'eux des progrès semblables. C'est que la nationalisation de la religion, en étant anticatholique, est fatalement antichrétienne. Plaise à Dieu que les meilleurs s'en aperçoivent à temps ! Strossmayer, Mahnitch, Krek, grands prélats patriotes, plus grands chrétiens, obtenez à votre peuple d'être pour l'Orient slave l'initiateur de l'Unité vraiment universaliste !

Quels que soient les plans humains de ceux qui méconnaissent la mission surnaturelle de l'unique Eglise, la Providence les utilise mystérieusement pour guider les âmes et les peuples vers le berceau surnaturel du Christ, vers le pasteur universel, vers Pierre, et, par lui, vers l'amour de Jésus.

Une mission, prêchée aux catholiques de Belgrade pendant le temps pascal de 1922, ravivait parmi eux la foi et la piété. Une procession publique du Saint-Sacrement la clôtura. La capitale serbe admira, pour la première fois, ce cortège d'adorateurs. Enfants et femmes, étudiants catholiques et centaines d'hommes défilèrent, rendant hommage à la Sainte Hostie. Le Roi, la municipalité, le Parlement, le corps diplomatique, l'armée étaient représentés, et Jésus passait en bénissant.

(1) *Genève : une Ville-Eglise*, 2 volumes, 1921.

## CHAPITRE IX

### Discordes grecques et politique anglicane en 1922

Aucune voix ne s'élevait contre le professeur Comnenos, qui concluait son rapport en proposant de reconnaître les Ordres anglicans. Ce serait vraiment un coup du diable, si des complications politiques enlevaient à sa proposition la chance d'être acceptée unanimement par toutes les Eglises autocéphales de l'Orient Orthodoxe.

Ainsi jugeait, à la fin de 1921, le Révérend R. F. Borrough (1), chapelain de l'église anglicane qui commémore à Constantinople la guerre de Crimée. Sa réflexion mélancolique traduit bien la position des anglicans, en face de l'Orient, au début de 1922, leur espoir de la veille et leur déception renouvelée.

Le professeur Comnenos est ce théologien laïque, érudit et distingué, qui accompagnait à la conférence de Lambeth, en 1920, la délégation du Phanar. Il enseigne à l'école patriarcale de Halki et dirige la *Revue Renaissance (Anagenesis)* ; son autorité est grande parmi les Grecs de Constantinople. Son rapport (2) suggère les cinq conclusions suivantes : « 1° Les ordres de l'Eglise anglicane peuvent être admis pratiquement comme valides (valid for economical acceptance). 2° Son Eucharistie et ses autres sacrements sont valides. 3° Les Eglises de l'Orient orthodoxe pourraient s'unir à certaines Eglises de la communion anglicane, sans s'unir avec les autres. 4° L'administration et la réception de l'Eucharistie pourraient et devraient, en cas de nécessité, être demandées et admises de part et d'autre. 5° La Grande

(1) *Christian East*, t. II (1921), p. 199.

(2) On trouve le t. I d'un grand ouvrage de *Contributions aux démarches pour l'union des Eglises* (Συμβολαὶ εἰς τὰς προπαραβάσεις πρὸς ἑνωσιν τῶν Ἐκκλησιῶν), Constantinople, 1921.

Eglise de Constantinople peut et doit marcher de l'avant, résolument, même sans avoir l'assentiment des autres Eglises autocéphales ».

Ces conclusions, si absolues, frappent d'autant plus que, hier encore, l'Eglise de Constantinople rebaptisait tous les « hérétiques » — catholiques ou protestants — qui venaient à elle. Brusquement, elle désavouerait ce passé si récent, où elle reprochait aux Russes d'admettre le baptême des hérétiques : « L'hérésie, pensait-elle alors, dérivait le caractère sacerdotal, même valablement reçu ».

Maintenant elle répudie cette erreur, condamnée d'ailleurs depuis le <sup>ix</sup>e siècle. Or, dès qu'elle admet les baptêmes occidentaux, même ceux des luthériens et des calvinistes, il en résulte, conclut M. Commenos que nous citons et résumons, il en résulte que les ordinations anglicanes sont valides. Le rapport s'autorise, en note, du texte d'un autre anglophile, M. D. Petrakakos qui écrit : « Donc, une fois acceptée la validité du baptême, une conséquence logique s'impose : il faut reconnaître comme valide la collation de la prêtrise par un autre sacrement (1) ». L'Orient séparé, d'après ces textes, n'aurait en, contre les Ordres anglicans, d'autre objection que l'irapitûnde générale des hérétiques à servir de ministres au Saint-Esprit. La solution de cette difficulté supprimerait du coup toutes les autres.

Le professeur Commenos fait bien allusion au jugement de Léon XIII sur les Ordres anglicans. Il le rejette aussitôt. Le calvinisme n'aurait entaché que les opinions privées, tandis que l'Eglise d'Angleterre aurait résisté à l'hérésie. « Les opinions et déclarations [des docteurs calvinistes au temps d'Edouard VI] s'opposent dans une proportion très importante aux documents officiels qui expriment la voix officielle de l'Eglise d'Angleterre ». Ces documents décaisés, qui prouveraient l'orthodoxie doctrinale de l'anglicanisme officiel au <sup>xvi</sup>e siècle, se restreignent à l'*Ordinal* d'Edouard VI. On sait, en quel esprit conciliant il fut examiné par les consultants de Léon XIII. Il est si insuffisant toutefois que l'anglicanisme du <sup>xvii</sup>e siècle, encore très « protestant » toutefois, le corrigeait après un siècle d'usage.

Mais la doctrine des trente-neuf articles n'exprime-t-elle pas officiellement l'hérésie ? Le professeur Commenos écarte l'objection.

(1) *Validity of Ordinations*, p. 18. Ce texte, comme les autres citations de cette page, sont tirés du *Christian East* (sept. 1921, t. II, p. 109 sqq.).

Au lieu de discuter le caractère calviniste des trente-neuf articles, il écrit : « Il ne faut point oublier qu'on n'assigne qu'une autorité très secondaire aux trente-neuf articles. N'ayant, dans leurs détails, aucun caractère obligatoire, même pour les clercs, ils sont articles de religion mais non de foi ; gardant aujourd'hui une valeur surtout historique, ils sont totalement abandonnés de jour en jour par telle ou telle des églises épiscopaliennes, et ne sont plus conservés formellement aujourd'hui qu'en Angleterre, et cela à cause de leur ancienne importance politique ».

Tant mieux, certes, si le calvinisme s'élimine des convictions anglicanes. Mais le tableau de M. Commenos répond-il vraiment à la réalité ? Si les *clergymen* « interprètent » aujourd'hui le serment qu'ils font de professer ces trente-neuf articles, de telles interprétations auraient valu peine de mort à leurs devanciers. Il faut beaucoup d'optimisme pour dénier à ces formules fameuses l'autorité de « documents officiels » au temps d'Edouard VI ou d'Elisabeth.

Sans avoir à discuter ici la question de fond, que nous résumons ailleurs (1), constatons que, de fait, le théologien laïque, M. Commenos, pousse le Phanar à reconnaître les ordinations anglicanes. Acceptation pratique qui permettrait, dit-il, l'intercommunion occasionnelle, sans rien préjuger des formules où seraient finalement définies les vérités fondamentales de la foi.

Oui, vraiment, après de telles déclarations que le Phanar conviendrait d'un silence approuvateur, les champions anglicans de l'intercommunion pouvaient se croire proches de la victoire. Mais « un coup du diable » menaçait de la leur enlever. « Ce coup du diable » le *Christian East* le redoutait : plus prudent que certains Anglais de Constantinople, il mettait en garde contre des enthousiasmes prématurés.

Depuis octobre 1918, comme le lecteur l'a vu plus haut, le siège patriarcal de Constantinople restait vacant. Un « lieutenant » le « gardait » : d'abord Mgr Dorotheos, métropolitain de Brousse, mort à Londres en 1921, puis Mgr Nicolaos, métropolitain de Césarée.

Après trente-sept mois de vacance, l'élection d'un patriarche semblait toujours impossible. La guerre gréco-turque et l'échec hellène

(1) *Theologia de Ecclesia*, t. II, § 329.

entravaient la convocation et la réunion des électeurs. Leur accord manquait plus encore. La rivalité entre Venizélistes et Constantinens multiplie partout les conflits de personnalités. En juin 1924, quarante-six évêques grecs s'étaient réunis à Andrinople pour notifier au Phanar que, dans les conditions présentes, toute élection serait fatalement anticanonique et nulle. Cependant l'absence ou l'abstention de certains électeurs ne déplaisait pas à d'autres.

Une campagne de manifestations populaires s'organisa dans Péra. Les métropolitains temporisateurs furent accusés de « trahison ». On monta contre eux des meetings, et bientôt de petites émeutes. Des groupes d'oisifs et de curieux ne détestent pas, en Orient, un peu de tapage. Une foule de déserteurs grecs se joignaient à eux, et des officiers, exclus de l'armée par Gounaris, les encadraient. Les banquiers grecs, qui régissent l'Église du Phanar, savaient les désirs de leurs associés anglais. L'argent ne manquait pas aux manifestants. Il en arrivait aussi d'Amérique, où Meletios Metaxakis, après son expulsion d'Athènes, poursuivait une campagne très ardente.

La police de Constantinople n'agissait pas. Comment s'y serait-elle décidée ? Les agents du Sultan et de la municipalité doivent s'entendre avec les contingents alliés : or soldats anglais et grecs contre-carrent volontiers les sections françaises. Le haut commandement se trouve, d'ailleurs, aux mains anglaises de l'amiral de Robeck.

Il fut donc aisé au *locum tenens* de se déclarer débordé. « Pour empêcher des soulèvements graves, » il brusqua les élections.

Régulièrement elles devaient être préparées par une conférence du clergé et des laïques. Soixante-treize laïques, dont le choix est minutieusement réglémenté, collaborent avec un conseil de métropolitains. Ce conseil épiscopal compte, au moins, quatorze membres : les douze du Saint-Synode, le *locum tenens*, et le métropolitain d'Héraclée en souvenir du temps où Byzance était sous sa juridiction. Tous les métropolitains, présents à Constantinople pendant la vacance, ont aussi le droit de prendre part aux travaux.

Devant cette assemblée sont ouverts les bulletins où chaque métropolitain du patriarcat désigne de près ou de loin son candidat.

Une liste qui contient tous ces noms, est alors dressée. Les laïques peuvent la compléter, si leurs candidats supplémentaires sont approuvés par les deux tiers des évêques présents. Cette première

liste, d'où doit sortir le chef de « la nation romaine » à Constantinople, est présentée au Sultan qui exclut dans les vingt-quatre heures les indésirables.

Dans une seconde assemblée générale, sur la liste des candidats non éliminés, chaque électeur désigne trois noms. Le résultat de ce scrutin fixe, à la majorité, les trois éligibles. Aussitôt après, l'assemblée descend à la cathédrale Saint-Georges, qui communique avec le Phanar. Là, les métropolitains gardent seuls le droit de vote. Sur la *terza*, qui vient d'être dressée, ils élisent le patriarche à la majorité relative. Si deux candidats arrivent *ex æquo*, le suffrage du *locum tenens* décide. L'élu doit alors se présenter personnellement au Sultan, pour obtenir son agrément.

Voilà la procédure régulière, ou plutôt légale, d'avant-guerre. Souvent ébréchée, elle fut cette fois totalement méconnue. La date de l'élection doit être annoncée quarante et un jours d'avance, pour que tous les électeurs puissent arriver ou envoyer leurs suffrages. Tout fut brusqué en deux jours, dès que les métropolitains « traités » eurent été écartés. Il resta sept évêques, au lieu du *minimum* de quatorze. Beaucoup de laïques manquaient aussi. La majorité des diocèses n'avaient envoyé ni suffrages ni délégués. L'assemblée s'improvisa pourtant, exclut encore quelques réfractaires, se déclara alors canonique, et fit son patriarche.

Indépendamment de toute rivalité de personnes ou de nations, il est évident qu'une pareille élection devait apparaître nulle au plus grand nombre.

Certaines correspondances attribuent toutes les protestations à la seule omission de tout recours au sultan. Elles glorifient donc « le courage » de ceux qui ont supprimé cette intervention du pouvoir civil. « De nos jours, le khalife de l'Islam ou le représentant de la France, qui protège les intérêts du Vatican dans l'Empire ottoman, ne pouvaient se faire entendre pour l'élection du principal patriarche de l'Orient orthodoxe. Cela serait aussi indécent que monstrueux. Nous ne vivons plus au moyen-âge ! » Voilà le ton d'une revue d'union religieuse, souvent plus juste, le *Christian East*.

Or des évêques orthodoxes — la majorité, semble-t-il, — incriminent précisément l'intervention d'un autre gouvernement. L'Angleterre serait complice de l'élection du 6 décembre au Phanar. On

rapproché de ces faits son intervention dans la querelle, toujours pendante, du patriarcat de Jérusalem. Mgr Damianos continue à être attaqué par son synode, et soutenu par ses laïques. Par suite, aucune administration n'est possible, les finances du patriarcat périclitent au point de mettre en péril les créances des banquiers grecs et anglais (4). « Le patriarcat ne peut payer ni ses dettes, ni leurs intérêts, ni ses dépenses courantes. Il est actuellement insolvable. Insolvable, voilà ce que signifie son moratorium spécial (2) ». Devant l'acuité du conflit, le haut commissaire britannique en Palestine évoqua la cause, et la confia à deux arbitres : sir Anton Bertram, directeur de la justice à Ceylan, et Mr H. C. Luke, assesseur du gouverneur de Jérusalem, mais jadis commissaire délégué en Chypre, et, comme tel, informé par Meletios Metaxakis de ses griefs contre Damianos. Le vieux patriarche obtint gain de cause : la constitution de son Eglise autocéphale était mieux respectée par lui que par ses adversaires. Les deux métropolitains de son synode, mis en demeure par lui et par le haut commissaire britannique, de regagner leurs diocèses d'Acre et de Nazareth, s'y refusèrent. Ils déclarèrent, qu'ils préféreraient quitter la Palestine ; on leur remit leurs passeports, et ils partirent de fait. Pour quelles intrigues ? La suite le montrera.

Après cette intervention, très justifiée probablement, qui occupa toute l'année 1921, les Anglais provoquent quelque scepticisme parmi les Grecs, quand ils proclament à Constantinople la non-intervention du pouvoir civil. Hélas ! dans toute église nationale, l'autorité spirituelle du successeur de Pierre sera fatalement et toujours remplacée par l'usurpation du pouvoir civil ou militaire.

L'évêque orthodoxe de Thrace, de Macédoine et d'Anatolie, la majorité des évêques soumis au patriarcat de Constantinople protesta d'emblée contre l'élection de décembre 1921.

Nous avons, intentionnellement, relevé ces faits avant de désigner

(1) Dettes connues, à la fin de 1920, 556.000 livres ; dépenses annuelles, après toutes les restrictions possibles, 61.800 livres ; revenu annuel, depuis que les annués de Russie sont tarées, 22.000 livres. Donc le déficit annuel, s'il ne dépasse pas les prévisions, atteindra 39.800 livres égyptiennes. Le cours du change rend cette dette très considérable.

(2) Rapport de la commission anglaise de 1921 sur le patriarcat de Jérusalem, § 17.

l'élu. Quel qu'il fût, son élection, en pareilles circonstances, devait jeter la discorde dans le monde grec. Mais l'irritation atteignait naturellement son maximum d'apreté, dès lors que le scrutin désignait Meletios Metaxakis.

L'ancien métropolitain de Chypre et d'Athènes parcourait alors les Etats-Unis. Il y introduisait, dans les communautés orthodoxes, les conflits byzantins. Un accord ancien stipulait, en effet, que les Grecs d'Amérique relèveraient, au spirituel, du saint synode d'Athènes. Après son expulsion de 1920, Meletios se présenta d'abord à eux comme métropolitain d'Athènes, seul légitime, injustement dépouillé par l'intrus Théoditos. Mais l'évêque du royaume protesta : Théoditos occupait le siège d'Athènes longtemps avant la guerre, au temps du roi Georges, l'usurpateur donc, c'était le rival qui, pour le supplanter et le juger, avait dû recourir à la force des armes et à des évêques qui n'appartenaient pas à l'Eglise hellénique. Meletios alors demanda l'appui du Phanar, et il continua sa tournée américaine, muni d'attestations du *locum tenens* de Constantinople. Athènes protesta de nouveau : ni le patriarche ni son « lieutenant » ne pouvait accrédi-ter un envoyé auprès des Hellènes d'Amérique.

Les fidèles prenaient parti, naturellement : leur attitude religieuse suivait leurs adhésions politiques. C'était la lutte aiguë. Elle tournait plutôt à l'avantage de Meletios. Sa présence sur place et ses relations avec les épiscopaux protestants lui ralliaient les suffrages des indécis. Athènes s'appretait donc à le condamner : le tribunal ecclésiastique allait l'excommunier et ordonner son internement dans un monastère.

C'est le moment psychologique que le Phanar choisit pour porter Meletios au siège patriarcal. Il soufletait, du coup, la plupart des évêques orthodoxes de Grèce. Même si l'élection eût été des plus régulières, elle eût soulevé des orages. Quelques-uns espéraient encore que Meletios la refuserait, il s'empressa de câbler son acceptation et il se mit en route pour l'Europe. Avant de quitter New-York, il y célébra pontificalement à l'église russe Saint-Nicolas : en signe de ses intentions, le prêche y fut fait par le Bishop protestant Darlington.

La situation reste si trouble que les amis anglicans de l'orthodoxie ne surent trop quel accueil faire au voyageur. En pareil cas, malgré

les sourires, les plus fines habiletés mécontentent fatalement les deux partis. A la mi-janvier, Meletios conférait à Londres avec les hommes d'État et d'Église, avec Lloyd George et Lord Curzon notamment, et avec l'Archbishop de Cantorbéry ; puis il arrivait à Paris, où les techniciens de l'hellénisme et du byzantinisme l'accueillirent avec la courtoisie discrète qui convenait. C'était le moment où Benoît XV venait d'expirer.

D'après une rumeur anglaise la France allait s'opposer à l'entrée de Meletios dans les Détroits, et la Turquie, en arrêtant cet « insurgé » ou peut-être en l'exécutant, le couronnerait du martyre. Meletios a pu voyager sur un paquebot français et débarquer, en paix. Le plus périlleux, pour lui, c'est de se trouver aux prises avec la réalité. Ses amis, dit-on, l'aimeraient mieux en prison qu'à leur tête.

Entrant au Phanar, il en fait sortir beaucoup d'Orthodoxes. Un tribunal d'évêques grecs, réunis à Salonique, l'a déclaré excommunié, schismatique, rebelle, inapte à toute juridiction spirituelle. D'autres, en Anatolie, rompent toutes relations avec le Phanar. Au nom du principe byzantin, qui accorde l'autonomie religieuse — l'autocéphalie — à tout état indépendant, ils réclament l'érection d'un patriarcat asiatique dans les limites du gouvernement d'Angora.

Querelles, anathèmes, confusion et division dans toute cette « orthodoxie » grecque, voilà les premiers résultats des projets d'union anglo-orientale. Le principe du schisme et l'esprit protestant associent leurs ravages.

Cependant, dès son discours d'intronisation, le nouveau patriarche souriait à ses amis d'Angleterre : « Toutes les Églises orthodoxes, disait-il, sont inspirés par un désir brûlant — désir plus ardent que pour aucune autre cause — de réaliser l'union avec les Églises de la Communion anglicane. Les œuvres de charité que le clergé et le peuple de ces Églises ont accomplies pendant la présente crise mondiale pour assurer leurs droits essentiels aux enfants persécutés de l'Église orthodoxe, ont créé une atmosphère telle, que, de notre côté, malgré les différences qui nous séparent, nous ne pouvons voir qu'un apaisement et nous attendons de Dieu avec confiance la fin des jours du schisme. »

Les Anglais se réjoignent, naturellement, de cet appel. Ils s'emploient à réconcilier les autres patriarchats avec celui du Phanar. Sur

Jérusalem, Alexandrie, Antioche et même sur Athènes, ils peuvent exercer une pression qui leur permet d'augurer et même d'annoncer le succès.

Enthousiasmes et colères passeront, des compromis s'esquisseront, mais la déchristianisation grandit. Les bonnes volontés ne retrouveront l'unité dogmatique et la paix du Christ, qu'en s'adressant à Rome.

D'autres tentatives accroîtront probablement la discorde. Un chapelain anglican de Constantinople, le Rev. R. Borough a obtenu des Syriens jacobites, ou monophysites, une requête d'intercommunion. Le vieux patriarche syrien, Mar Ignatios, demande au primate de Cantorbéry ses conditions ; il veut ainsi s'affranchir des contrôles arméniens, tandis que d'autres anglicans négocient avec les Arméniens monophysites. Pour leur plaisir, l'anglicanisme devrait rejeter le concile de Chalcedoine. Bishop-Gore a, du moins, dans une de leurs messes solennelles de *Requiem*, récité le *Credo* anglais, en y supprimant le *Filioque*.

En même temps, pour attirer les Nestoriens d'Assyrie. M. Bethune Baker leur explique que l'anglicanisme n'est pas lié par le concile d'Éphèse. Les « Orthodoxes » des sept premiers conciles agréeront difficilement ces concessions. Se rallieront-ils plus aisément à des formules « d'intercommunion pratique, sans union doctrinale » ?

Elles ont été reproduites (1), sans doute, par les revues orthodoxes : la *Vérité ecclésiastique* de Constantinople, le *Phare ecclésiastique* d'Alexandrie et le *Messenger ecclésiastique* de New-York. Mais le *Christian East*, après les avoir annoncées avec joie en juillet 1921, observe en décembre (p. 179) que leur proposition formelle couperait les ponts entre Anglicans et Orientaux. Car ceux-ci n'en sont pas encore au point d'afficher l'indifférence dogmatique. La plupart reculeraient fatalement, dès que le protestantisme se démasquerait. Beaucoup d'anglicans, d'autre part, refusent d'adhérer en principe « à la foi des neuf premiers siècles. »

Ainsi aux promoteurs du rapprochement anglo-oriental l'unité dogmatique apparaît nettement comme ne pouvant être actuellement ni réalisée, ni proposée, ni même étudiée. « Impossible, écrit le

(1) *Suggested Terms of Intercommunion with the Eastern Orthodox*, London, 1921.

*Christian East* (1) en mars 1922, d'aboutir actuellement à cet accord dogmatique, que la Délégation de Constantinople à Lambeth et le fameux théologien russe Gloubokovsky signalent comme le préliminaire indispensable d'une réunion formelle ». Impossible même de formuler, de façon sûre et acceptable, les conditions de l'intercommunion pratique. Mais il faut la réaliser. en fait, le plus possible et à toute occasion : donc à des degrés divers, suivant les églises, les hommes, les lieux et les circonstances.

Quelques exemples récents illustrent cette tactique. A New-York, Meletios élu patriarche de Constantinople faisait prêcher, devant lui, dans l'église russe, le Bishop Darlington, de l'église qui s'appelle officiellement « épiscopale protestante ». A Londres, les anglicans offrirent aux réfugiés russes l'église Saint-Philippe (située Buckingham Palace Road). L'archevêque Eulogiy rappelle, avec émotion, « l'intimité de la communion spirituelle » des Anglicans et des orthodoxes. Le 20 octobre 1921, le chapelain russe, M. Smirnoff y célébra une grand'messe solennelle pour l'union anglo-orientale ; un archimandrite grec, le P. Basdekas l'assistait. Deux Bishops anglicans y étaient présents : l'un deux, Hook, donna la bénédiction, et l'autre, un vétéran longtemps sceptique, G. F. Browne, de Bristol, épanchait ses souvenirs et ses espoirs. Au Caire, Bishop Gwynne présidait, les 8 et 9 décembre 1921, des conférences où il essayait de concilier Grecs, Coptes, Arméniens et Jacobites. A Jérusalem, le patriarche Damianos refusait de réordonner un diacre anglican du Canada et il consacrait comme évêque du Jourdain un ancien étudiant d'Oxford, l'archimandrite Timotheos, collaborateur de la revue *Étézé*. A Jérusalem encore, l'Angleterre favorisait la restauration du patriarcat arménien, vacant depuis 1906 : l'élu, Mgr Elisée Dourian, se présente en grand ami de l'Angleterre.

Le cas le plus typique s'est produit à Constantinople, à la fin de 1921, un peu avant l'élection de Meletios. Le Bishop Bury alla visiter le « lieutenant » du trône patriarcal, Mgr Nicolaos de Césarée. L'assemblée plénière du Synode le reçut en très grande pompe, avec beaucoup de promesses : après l'élection imminente du pa-

triarcho, déclara-t-elle, les négociations anglo-orthodoxes seraient publiées, et l'intercommunion établie. Après l'entretien, une procession solennelle des métropolitains et de leurs clercs conduisit le visiteur anglican jusqu'à l'église patriarcale. Il est alors installé sur le trône de saint Jean Chrysostome, tandis que le chœur entonne l'hymne d'acclamation à un nouveau patriarche.

« Bénissez-nous ! », lui demandent ensuite les évêques grecs. Et de ce trône, le Bishop bénit les métropolitains d'abord, puis le peuple. Il s'incline ensuite, pour recevoir à son tour la bénédiction du *locum tenens*. Puis, après avoir vénéré les icônes et « la colonne de la flagellation », il part au milieu des cris de *Vive l'Angleterre, vive son évêque !*

Une nouvelle initiative de Meletios symbolise ce rapprochement de l'Anglicanisme et de l'Orthodoxie. Pour la première fois, le patriarcat de Constantinople crée un siège épiscopal en Europe occidentale. D'accord avec le Primat de Cantorbéry, le siège en est fixé à Londres. En juillet le premier titulaire Mgr Germanos était introduit comme archevêque de Thyatire, métropolitain de Sainte-Sophie à Londres, exarque de l'Europe occidentale. Les documents officiels ne laissent aucun doute sur la portée de cet acte : c'est un véritable « nonce » du Phanar, accrédité par le patriarche Meletios auprès des Anglicans, auprès même du gouvernement anglais. Fait d'autant plus notable, que l'opposition anglaise serait plus vive contre la nomination d'un nonce apostolique.

(1) T. III, p. 47.

dimir Poutiaïa, jadis évêque de Smolensk et Mgr Varnava (Bar-nabé) qui fut un des intimes de Raspoutine. Ils ont créé un patriarcat nouveau, rival de Moscou, à Tsaritsyn. Leur premier élu, le moine Hélioïdore, était là tout-puissant dès les années d'avant-guerre ; il faisait reculer le Saint-Synode, tandis que le tsar lui déléguait son aide-de-camp privé.

Plusieurs observateurs ont noté, avec surprise, que le procès du patriarche Tykhon a commencé pendant la Conférence de Gênes. Le 8 mai 1922, au moment même où les Soviets cherchaient le plus les faveurs de Lloyd George, les principaux ecclésiastiques de Moscou étaient condamnés — les uns à être fusillés, les autres à une longue captivité. Le même jour, le patriarche était inculpé, pour avoir rendu témoignage en faveur de ses subordonnés et pour les droits de l'Eglise. Le Saint-Siège intervenait précisément, en ces jours-là, pour sauver en Russie ces vies, la liberté de ces consciences et de leur culte, les biens de l'Eglise Orthodoxe. Lloyd George, ce même 8 mai, refusait de prendre en considération cette requête, la seule qui pût être efficace. Les Soviets, ainsi rassurés, purent pousser impitoyablement leur guerre contre l'Eglise russe et son patriarche.

Pourtant, par un étrange contraste, la presque totalité de la presse, en un mystérieux accord, insultait « l'égoïsme » du Saint-Siège et signalait, par contre, avec admiration, les interventions de l'Archbishop de Cantorbéry. « L'égoïsme du Saint-Siège » consistait à tout mettre en œuvre pour sauver le clergé orthodoxe de Russie. Quant aux interventions plus tardives de Cantorbéry, elles étaient fatalement platoniques, après que Lloyd George avait refusé de faire aux Soviets toute peine, même légère. Ainsi la générosité du Saint-Siège et de la France reste calomniée, tandis que la politique anglaise poursuit son double jeu. Et beaucoup d'émigrés russes acceptent d'être dupes, par vieux préjugés, et ils livrent leurs enfants à l'esprit protestant.

Cependant le morcellement religieux de l'Orient se poursuit partout. La politique, en tous ces calculs, absorbe l'attention. Les âmes, négligées, se plongent dans un matérialisme athée ou jouisseur. Des Eglises autocéphales s'érigent en chaque débris de l'ancien empire russe. L'orthodoxie, en Pologne, reçoit un métropo-

## CONCLUSION

### Préjés humains. Raisons d'espoir et de prière

Ainsi l'anglicanisme s'infiltré et s'impose dans tous les centres religieux de l'Orient. Dans Alexandrie, il domine le minuscule patriarcat grec et son grand rival copte. A Jérusalem, la politique judaisante se double de négociations arbitrales entre le patriarche Damianos et son synode insurgé ; en même temps les Arméniens sont gagnés par la restauration de leur patriarcat. Discrètes, mais persévérantes à Antioche, l'action anglicane triomphe au Phœnix.

Elle se rend partout nécessaire. Malgré les déceptions de 1920, son appui financier lui ouvre les portes et les cœurs. Comment l'éconduire, quand elle propose à tout l'Orient de s'entendre pour assembler « le huitième concile œcuménique » ? Les visages semblent tous amis. « La Grèce de Constantin n'a pas moins de sympathie pour nous que ses adversaires », écrit un anglican dans le *Christian East*. « Tout Grec nous aime ».

En même temps, l'accord religieux avec les Serbes permet aux anglicans de faire pression sur ces amis grecs. Ceux-ci, par crainte des Slaves, renoncent à beaucoup de leurs prétentions.

Les Russes restent provisoirement hors jeu. Ou plutôt les relations discrètes se poursuivent, un peu partout, en Angleterre, en Amérique, dans les milieux d'émigrés, et en Russie même. L'anglicanisme s'assure des alliés dans les deux camps. Les hommes d'Etat britanniques, en négociant avec Krassine, n'oublient pas l'aspect religieux du problème russe. Le patriarche Tykhon et les partisans de l'ancienne orthodoxie doivent savoir qu'à refuser une fédération religieuse avec l'anglicanisme, ils détourneraient la bienveillance anglicane vers la hiérarchie nouvelle qui s'appelle l'*Eglise soviétique de Russie*. Deux évêques de la monarchie l'ont fondée, Mgr Via-

Ille indépendant : Grégoire Iarochersky, jadis recteur de l'Académie ecclésiastique de Pétrograd, puis successivement évêque de Toula, Poltava, Katouga et Minsk. C'est ce que demandait un mémoire rédigé par le protobiérou Gromadzky et signé par les évêques Georges de Varsovie, Denis de Krzenieniec et Pantéléimon de Pinsk, malgré le refus de trois autres Eléazar, Serge et Vladimir. Ce dernier se réserverait pour être primat d'Ukraine. Il s'y heurtera au fameux et ardent métropolitain Antoine qui remplace sur le siège de Kiev Parthénius. Ce dernier aurait été écarté par le patriarche Tykhon comme trop faible ou, au dire d'autres, comme trop enclin au catholicisme.

La Finlande, la Lettonie, l'Estonie, la Lituanie, tous les Etats baltiques donc, et, dans le Caucase, les jeunes républiques comme la Géorgie, celles d'Extrême-Orient aussi voient naître sur leur sol des Eglises nationales et autocéphales. L'Albanie de même. En vue du « concile oecuménique » l'Angleterre négocie avec toutes. La Bulgarie accepte, comme la Roumanie. La Suède collabore, par son primat luthérien, le Rév. Söderblöm, érudit très modernisant qui occupe le siège archiepiscopal d'Upsal.

Avec leurs colonies, avec la collaboration de l'épiscopatisme américain, avec les évêques vieux-catholiques, jansénistes ou mariavites, les anglicans espèrent grouper une assemblée de sept ou huit cents titulaires d'évêchés.

Aboutiront-ils ? Peut-être. Et la Providence, de toute façon, tirera de leurs efforts un bien pour son Eglise et pour les âmes droites.

Un renouveau de foi, de charité, d'aspiration vers l'unité se manifestera chez les meilleurs. Car beaucoup de ceux qui travaillent à ces rapprochements, prennent en horreur l'esprit de schisme et d'hérésie. A leur prière, le Sauveur accordera de retrouver sa vérité, sa charité supra-nationale.

La direction de la *Catholic League* anglicane, par exemple, développe son activité. Elle progresse en foi, en charité, en piété. Parlons de la piété d'abord. La dévotion à la très Sainte Vierge et au Sacré-Cœur se familiarise parmi ces descendants du protestantisme. Dans le « trésor » trimestriel, publié par le petit *Message*

de cette ligue, nous relevons des « messes » célébrées ou entendues, des communions, des visites au Saint-Sacrement, des heures saintes et des heures de l'Office divin, des chemins de la croix et des pèlerinages.

En même temps, le calendrier liturgique de cette association anglicane fait célébrer des fêtes, dont la mention nous réjouit. Car elles témoignent que l'intelligence du dogme s'éclaire et s'élargit. Relevons-en quelques-unes : Toussaint, jour des morts (*All Souls*), Chaire de saint Pierre à Rome avec l'octave de prière pour l'unité, saint Charles Borromée « patron de notre société de prêtres ». Il y a plus. Le calendrier met en relief les *premiers Vendredis* du mois, et toutes les fêtes de la sainte Vierge : ainsi sa Maternité, sa Pureté, son patronage, son titre de Notre-Dame des Victoires, en octobre ; sa Présentation et la Médaille miraculeuse, en novembre ; son *Immaculée Conception*, son Espectation et Lorette en décembre. Le 2 octobre, fête des saints Anges, il inscrit : « Consécration annuelle de l'Angleterre à la Sainte Vierge ». Enfin, la plus significative peut-être de ces mentions est celle du 17 octobre : « *Sainte Marguerite-Marie (du Sacré-Cœur)* ». Sans compter saint Philippe de Neri, saint Louis de Gonzague et sainte Jeanne d'Arc.

Il s'agit d'Anglicans, organisateurs de l'union anglo-orientale, ne l'oublions pas. Ne méritent-ils pas toute la charité de nos prières fraternelles ?

Les inscriptions pour « le Rosaire vivant de saint Dominique » continuent parmi eux. Les adhérents sont invités « à manifester publiquement la vraie foi en la virginité de Notre-Dame et en la divinité de Notre-Seigneur pour réparer, par leurs protestations, les blasphèmes et l'hérésie qui siègent en haut lieu ».

Signalons encore les pèlerinages, retraites fermées, processions, messes de Requiem, réunions « sacerdotales » de cas de conscience, offrandes d'huile pour les lampes du Saint Sacrement. Une laborieuse bienfaitrice envoie en Belgique du linge d'autel, pour que ses corpeaux et purificateurs servent bien sûrement au culte eucharistique.

Le centre de tout ce mouvement de piété et de charité se trouve à l'église du martyr saint Magnus, dont le chapelain, depuis l'été de 1921, est l'actif organisateur des relations anglo-orientales, le Rev. Fynes-Clinton, plusieurs fois mentionné dans ce livre.

Plus surprenantes encore, les bases de foi exigées de tous les membres. Dans le *Message* de la Ligue, nous trouvons l'énumération des *Conciles généraux* qu'ils doivent reconnaître. La liste commence par les sept premiers conciles œcuméniques, puis elle se poursuit par le quatrième de Constantinople en 869, les quatre de Latran de 1123 à 1215, ceux de Lyon et de Vienne, de Constance et de Bâle, enfin Florence, cinquième de Latran et Trente. Pourquoi s'arrêter avant celui du Vatican ?

La réception du concile de Trente marque déjà un grand progrès. Les membres de la Ligue récitent sa profession de foi : « Moi, N. N., je crois et professe, d'une foi ferme, tous et chacun des points contenus dans le symbole de foi, dont se sert la sainte Église Romaine ». Cette déclaration « romaine » peut surprendre ceux qui veulent être Anglo-catholiques : on prend soin de la leur justifier.

Ces ritualistes si avancés ne forment assurément qu'une petite élite, pas très logique dans sa position aux confins du monde protestant et du monde catholique. Son effort de conciliation agit cependant comme un ferment. En Angleterre, et, par elle, en Orient, la vraie physiologie de l'unique Église se dévoile progressivement devant des esprits qui se détourneraient d'un prédicateur catholique, mais qui se laissent guider par un anglican.

L'Orient aussi modifie lentement son attitude envers le Saint-Siège. La charité douce et aimante trouve le chemin des cœurs, mieux que par le passé. L'inauguration d'une statue de Benoît XV à la cathédrale catholique de Constantinople était significative. Offert uniquement par des souscripteurs non-catholiques, ce monument exprime leur reconnaissance au « bienfaiteur de l'humanité ». Deux mois plus tard, au service funèbre, l'Orient byzantin et hellénique s'est incliné devant ce Pape très bon. Depuis neuf siècles, la Papauté n'avait plus été honorée ainsi ni à Constantinople, ni dans Athènes. Tandis que les absoutes, données par les prélats de tout rite, manifestaient la catholicité de l'Église, les représentants de tous les cultes et les Souverains ou leurs héritiers s'associaient personnellement à la prière catholique.

La prière catholique — pour l'Orient, pour l'Angleterre, pour les autres séparés de partout — l'Église la sème inlassablement depuis des siècles. Ses enfants les plus pieux redoublent d'instance depuis

que les contacts leur ont mieux révélé les âmes voisines mais délaissées. Révolutions et guerres, malgré leurs horreurs, contribuent à ces résultats. La *Rennaissance catholique en Angleterre* et les premières conversions russes vers 1800 — Galtzine, Svetchine — se rattachent à la présence des émigrés français, aux entretiens de Joseph de Maistre, aux contrecoups indirects des guerres de Napoléon. A un siècle de distance, la guerre de 1914 rapprocha des catholiques et des dissidents dans les camps de prisonniers ou sur les champs de bataille, des deux côtés du front. La connaissance mutuelle a dissipé des préjugés, la souffrance a provoqué les manifestations de la charité : la piété catholique et la valeur de son clergé se sont révélées à qui les ignorait.

De tant de sang, de maux si prolongés le Seigneur fera-t-il naître la moisson opulente de la grande unité totale des chrétiens ? De tous, c'est peu probable. Car certaines âmes se prêtent mal aux notions premières de la grâce. Mais ceux-ci, qui sont les plus proches, ne reviendront-ils pas ? Et en grand nombre ? Le Saint-Esprit, qui les relie à leur insu à son unique Église, les prépare. Nous avons vu comment ils méritaient notre amour. N'entreront-ils pas au berceau bientôt, en entraînant les autres, les nations ?

Humainement, non. C'est impossible. La politique le déclare. Ou, si elle y travaillait, elle ne préparerait que déception.

Mais Dieu triomphe dans les impuissances humaines. Nous croyons en Lui, très sage, nous espérons en sa bonté nous l'aimons en tous nos frères. Séparés, il les attire ; unis, qu'il nous communique sa « charité » universaliste.

O Seigneur, exaucez notre prière ! Puisque vous l'inspirez, encouragez-la. Fortifiez-nous au travail, en réjouissant votre Église : qu'elle puisse vous présenter les gerbes d'élus que votre précieux sang a rachetés.

Nous vous prions, Seigneur, en accusant nos propres fautes : donnez-nous la joie de retrouver nos frères. *Amen.*

Et qu'avec eux nous puissions nous présenter à votre saint autel, purifiés par cette réconciliation. *Amen.*

Et que le monde, en voyant notre fraternel amour, connaisse que vous avez envoyé votre fils Jésus. *Amen.*

## APPENDICE

### PRIÈRE DE LÉON XIII POUR L'ANGLETERRE

(Encyclique *Amanitissima voluntatis*, 14 avril 1895)

O bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, notre Reine et Mère très douce, tournez avec bienveillance vos regards vers l'Angleterre, qui est appelée votre Dot, tournez-les vers nous qui nous fions à vous en toute confiance. Par vous fut donné le Christ, Sauveur du monde, afin qu'en lui se fondât notre espoir ; mais par lui vous nous fûtes donnée, afin que grandit cette même espérance. Or donc, priez pour nous, que près de la croix du Christ vous avez adoptés pour fils, ô Mère très douloureuse, intercédez pour nos frères séparés, afin qu'avec nous dans l'unique vrai berceau ils se joignent au Pasteur suprême, le Vicaire de votre Fils sur terre. Intercédez pour nous tous, ô Mère très compatissante, afin que notre foi, féconde en bonnes œuvres, nous obtienne d'être tous avec vous pour contempler Dieu dans la patrie céleste, et pour le louer éternellement. *Amen.*

### PRIÈRE DE BENOÎT XV POUR L'ORIENT

(*Cum Catholicae Ecclesiae*, 15 avril 1916)

Seigneur, qui avez unifié la diversité des nations dans la confession de votre nom, nous vous invoquons pour les peuples chrétiens d'Orient. Nous rappelant la part plus éminente qu'ils occupèrent en votre Eglise, nous vous prions et supplions : que votre inspiration renouvelle en eux ce désir, afin qu'ils forment avec nous un seul berceau sous un seul pasteur. Faites qu'avec nous ils se pénétrèrent des enseignements de leurs saints Docteurs qui furent aussi nos Pères dans la foi. Préservez-nous de toute maladresse qui les éloignerait de nous. Que l'Esprit de concorde et de charité, signe de votre présence parmi les fidèles, hâte le jour où seront jointes nos prières et les leurs, pour que tout peuple et toute langue reconnaisse et confesse Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils. Ainsi soit-il.

ORAISON JACULATOIRE APPROUVÉE PAR P. XI (23 mai 1922)

Sauveur du monde, sauve la Russie (300 j. d'ind.).

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION .....	5
<b>PREMIÈRE PARTIE</b>	
<i>Jusqu'aux guerres balkaniques de 1912</i>	
CHAPITRE I. — Nationalismes religieux et aspirations universalistes .....	7
CHAPITRE II. — L'inquiétude anglicane .....	15
CHAPITRE III. — Les rapports des anglicans et des orthodoxes, du xvi <sup>e</sup> au xviii <sup>e</sup> siècle .....	17
CHAPITRE IV. — Le xix <sup>e</sup> siècle, jusqu'au concile du Vatican .....	21
CHAPITRE V. — Après le Concile du Vatican. — Les Bishops Sandford et Grafton, Maltzew et les ordres anglicans .....	30
CHAPITRE VI. — Le règne de Nicolas II jusqu'à la crise européenne. — Birkbeck en Russie, Bishop Collins à Constantinople .....	39
<b>DEUXIÈME PARTIE</b>	
<i>Pendant les guerres et révolutions russes</i>	
CHAPITRE I. — Avant la grande guerre (1912-1914) .....	47
CHAPITRE II. — Pendant la participation russe à la grande guerre. — Les projets de <i>World Conference</i> .....	52
CHAPITRE III. — Le Concile russe de 1917 et la restauration du patriarchat .....	59
CHAPITRE IV. — Cantorbéry et Constantinople de 1918 à 1920. — Projet de concile œcuménique .....	66
CHAPITRE V. — Contrastes et divisions parmi les orthodoxes et parmi les anglicans .....	70
<b>TROISIÈME PARTIE</b>	
<i>Depuis la Conférence anglicane de Lambeth (juillet 1920)</i>	
CHAPITRE I. — Confiance en la Providence .....	81
CHAPITRE II. — La conférence anglicane de Lambeth en 1920 et l'avenir grec .....	85
CHAPITRE III. — Les Grecs du Royaume, et le métropolite Melétios Metaxakis .....	90
CHAPITRE IV. — Les années 1920 et 1921 à Constantinople .....	97

CHAPITRE V. — L'Église serbe .....	103
CHAPITRE VI. — Le patriarcat serbe de Karlovlci .....	112
CHAPITRE VII. — Angloisans et Serbes, parrains du schisme tchéco-slovaque.....	119
CHAPITRE VIII. — L'avenir vu de Belgrade .....	127
CHAPITRE IX. — Discordes grecques et politique anglicane en 1922.....	139
CONCLUSION. — Espoir en Dieu et prière.....	150